



Figure 1
Construction
du Temple de
Jérusalem,
enluminure
de Jean Fouquet,
vers 1470-1475.

L'ÉCONOMIE, la plus belle des sciences

Associer la beauté à l'économie est une aberration ; en faire une science, un égarement. L'idée que l'économie soit la plus belle des sciences relève donc d'une double confusion des genres et doit être évacuée dans la poubelle où l'on jette tout ce qui n'est pas exactement quantifiable. C'est ce que diront les esprits scientifiques raisonnables, attachés à l'utilité des choses telles qu'elles sont données, comme procède Aristote dans sa *Politique* ou Adam Smith dans sa *Richesse des nations*. Il est bien connu, assureront-ils, que l'être humain cherche à diminuer ses souffrances et à accroître ses jouissances, et que la possession d'argent par la vente de biens ou de services lui permet d'y parvenir.

Ces esprits réalistes devraient cependant réfléchir car il y a simplement un problème : cette conception de l'économie masque une conception de l'homme qui le réduit à un animal prédateur supérieurement dressé, opérant dans l'univers immédiat des rapports de force, et c'est ce type d'économie impliquant cette sorte d'hommes qui conduit aujourd'hui notre société dans le mur du présent, faute d'explorer l'horizon à long terme des générations futures. Exclure de l'économie la beauté et la science – c'est-à-dire la création et la régulation – revient en effet à accepter un univers sans projet ni temps long, la consommation des ressources existantes sans production réelle. Nous sommes ainsi parvenus à la primauté du

court terme financier dans une société post-industrielle qui n'équipe plus la nature, puisqu'elle n'a plus de projet social d'organisation du travail humain.

Le profit est extrait d'un processus de démantèlement de la substance : le produit intérieur brut indique un accroissement, mais sa composante « productive » – biens d'équipement, de production et de consommation, éducation, santé publique et recherche – baisse par tête d'habitant dans les principaux pays industrialisés. Les

spéculations se multiplient, engendrant des bulles financières (produits financiers dérivés, matières premières, immobilier, achat-vente d'entreprises...) condamnées à exploser ou implorer. Le « revenu de l'actionnaire » adopté par les grands fonds d'investissements et les fonds de pension, qui exige un profit de 15 % par an,

détruit toute vision à long terme. La croissance des pays « émergents » (Inde, Chine, Russie, Brésil, Argentine...) est malsaine dans son principe, car elle ne repose pas sur un équipement en profondeur des espaces, mais sur la hausse spéculative du prix des matières premières ou sur la vente à faible prix de produits aux pays industrialisés grâce à de très bas salaires, à l'absence de protection sociale et aux économies de coût sur l'équipement humain et social, c'est-à-dire au sacrifice du futur en faveur du présent, comme dans l'Angleterre du XIX^e siècle.

C'est pourquoi la globalisation financière

**JACQUES
CHEMINADE**

***Le critère
économique
n'est pas
d'acheter
pour revendre
plus cher***

